

LES CONFIDENCES DU MOI

PAR THIERRY JANSSEN

IL FAUT ARRÊTER DE VOLER LA MORT AUX GENS !



Lionel avait quarante-trois ans lorsqu'une bronchite difficile à guérir l'a incité à consulter un pneumologue. Ce dernier lui diagnostiqua une tumeur cancéreuse au niveau du poumon droit. Malheureusement la chirurgie et la chimiothérapie ne suffirent pas pour arrêter la progression de la maladie. D'autres tumeurs apparurent dans le poumon gauche, puis autour du cœur et dans le cerveau. Loin de se décourager, Lionel consulta d'autres spécialistes, il se rendit même à New York avec l'espoir de pouvoir bénéficier d'un protocole thérapeutique plus efficace. Il ne voulait pas mourir. Quarante-trois ans, quatre enfants encore petits et une épouse sans aucune qualification professionnelle. Il ne pouvait se résoudre à l'idée de partir si tôt. C'était trop tôt. Il voulait tenter l'impossible pour s'en sortir même si, il le savait, ses chances de guérison étaient faibles. Son but n'était pas tant de guérir que de rester en vie le plus longtemps possible. Les médecins lui proposèrent tout ce qu'ils avaient à leur disposition, des traitements les plus classiques aux remèdes encore expérimentaux. Rien n'y fit. Lionel commença à perdre du poids, il s'affaiblit et, après six mois de combat acharné, il dû se résoudre à rester alité, puis à être hospitalisé. Lorsque je le rencontrai, ses jours étaient comptés. Pourtant, de commun accord avec son oncologue, il avait décidé de tenter une dernière cure de chimiothérapie. Personne n'avait osé lui dire qu'il allait bientôt mourir. Lionel décéda deux jours après le commencement de cet ultime traitement. Au bord de l'étouffement, envahi par l'anxiété, il a été plongé dans un coma artificiel sans avoir eu le temps de dire au revoir à ses proches,

sans avoir pris la moindre disposition administrative afin de protéger sa famille après son départ, sans avoir pu poser un regard apaisé sur ce qu'avait été son existence. Lionel est mort sans avoir eu la possibilité de clôturer sa vie. Je ne peux m'empêcher de penser que c'est dommage car, ayant accompagné de nombreux malades jusqu'à leur dernier souffle, je sais que l'on peut s'en aller d'une façon beaucoup plus sereine, après avoir réglé certaines formalités qui évitent bien des tracas à ceux qui restent et avoir pris le temps de leur dire qu'on les aime. Je sais aussi qu'au lieu de s'épuiser à combattre une maladie qui de toute façon l'emportera, on peut décider d'accepter l'inéluctable et se préparer à partir en essayant de comprendre pourquoi on a agit, qui on a été et quel sens donner à son parcours. Le mourant connaît alors le sentiment de s'être accompli. **La qualité d'une vie ne se mesure pas au nombre des jours vécus mais à la profondeur et à l'intensité de ce qui a été expérimenté.** Il faut du courage pour confronter un mourant avec la réalité de sa situation. D'autant plus que, à l'instar de Lionel, la plupart des malades ont un instinct de survie qui les pousse à nier l'évidence de la mort. Dès lors, il est plus facile de se taire, de faire comme si la fin ne viendra jamais, d'éviter le regard anxieux de celui qui part et de mentir en lui promettant une amélioration possible. Cela correspond à l'idée hédoniste et confortable que nous nous faisons du bonheur. Il est plus facile de voler leur mort aux mourants que de les aider à approfondir leur existence. C'est pourtant, je pense, le plus beau des cadeaux que l'on peut leur faire tant qu'ils sont vivants.

Chirurgien devenu psychothérapeute spécialisé dans l'accompagnement des patients atteints de maladies physiques. Dernier ouvrage : Confidences d'un homme en quête de cohérence (Les Liens qui libèrent, 2012).